

XYZ. La revue de la nouvelle

Cycle pub Manger

Nicolas Tremblay



Number 76, Winter 2003

Demain

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3482ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, N. (2003). Cycle pub : manger. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (76), 73–79.

Cycle pub

Nicolas Tremblay

Le Cycle pub est l'histoire d'un homme nouveau et moderne. Une série de dix nouvelles qui dévoile sa pathétique nudité, son insignifiance qui lui colle à la peau comme un vêtement usé. Entre deux respirations, cet homme s'abreuve au sens désincarné d'une publicité qui le phagocyte. Passif, amorphe, il se regarde dépérir; ses rêves lui sont fournis par une boîte d'images électriques occupée à ronger son squelette. Il ne sait pas que ce qui lui procure sa joie morbide est à l'origine de sa propre dégénérescence vers un état premier et larvaire.

«Manger» est la deuxième nouvelle du cycle à paraître dans XYZ. La revue de la nouvelle.

Manger

Il y a de ces matins étranges, au ciel lourd, trop pour nos épaules, où la vie prend un aspect tout à coup nouveau comme si, entre nos deux oreilles, se jouait un refrain berçant et chaud jamais entendu par nous auparavant et que cela frapperait de l'intérieur nos tympans tout en teintant de manière déterminée notre regard.

Justin Gagnon, *L'extase*

Derrière le comptoir, un automate glisse ma carte d'identification-débit dans sa caisse enregistreuse numérique. On rejoint un ordinateur central qui compulse des données et

établit mon profil psychologique de consommateur. L'automate me redonne ma carte, exécute une demi-rotation, prend un sac de plastique étiqueté « trois », se l'insère dans le ventre tandis qu'une minuterie démarre, se déplace ensuite sur sa gauche vers une machine gigantesque, appuie sur un bouton ; un verre en plastique est rempli de cubes de glace et d'un liquide brunâtre. L'automate revient devant sa caisse, dépose un plateau sur le comptoir. Il met dessus un hamburger et des frites, sortis de son estomac métallique, ainsi que la liqueur servie par le robot distributeur rudimentaire, un Coca-Cola classique pour les conservateurs. L'automate m'ordonne enfin d'aller m'asseoir dans la section « deux », sur le siège numéro « huit ». J'ai quinze minutes pour avaler mon repas. Après quoi, je devrai céder mon siège si l'automate l'assigne à un nouveau client une fois le délai écoulé. Habituellement, il me faut moins de onze minutes. Je n'ai donc jamais eu besoin de me placer avec d'autres retardataires autour d'une poubelle du restaurant pour manger les restes de mon repas (on nous interdit formellement de les emporter avec nous à l'extérieur, car nous risquerions de céder à un élan de générosité en les offrant à un loqueteux.) Je m'assieds. Un écran jaillit au bout de la table et projette des publicités. Il y a juste assez de place pour le plateau. Tout est très bien calculé ici, et le temps et l'espace. On a marqué d'une ligne blanche la zone réservée aux plateaux sur les tables. Quelqu'un qui le disposerait incorrectement risquerait d'abîmer l'écran publicitaire ; le cas échéant, le client est tenu responsable et doit payer les frais de réparation. Jusqu'à maintenant, je n'ai jamais brisé aucun poste. Il faut dire que je suis assez jeune et que ma vue est toujours bonne. Ces choses-là arrivent surtout aux vieux qui ne parviennent plus, à cause de leur âge avancé et de l'usure de leur corps, à fonctionner normalement, à accomplir des gestes simples. Quant aux enfants, il n'y en a aucun dans mon quartier. De toute manière, on les enferme dans le parc d'amusement à l'extérieur où ils peuvent s'essayer à tout briser. Les balançoires et les glissades sont fabriquées avec des matériaux si solides que c'est plutôt eux, les enfants, qui se cassent un bras ou une dent à

l'occasion. Je commence à déballer mon hamburger de son plastique ; mes doigts fourchus doivent s'y prendre précautionneusement. Il me faut toujours trente secondes pour effectuer cette opération (depuis mon accident à l'usine — mes bras se sont coincés dans l'engrenage d'une chaîne de montage —, j'ai perdu beaucoup de ma dextérité ; le ministère a jugé rentable de remplacer les os broyés de mes bras par des os synthétiques, quant à mes doigts, on les a tout simplement rafistolés en vitesse. C'est ce qui leur confère cet aspect tordu, brisé, cassé.) Mon poste arrête subitement le défilement des annonces publicitaires (celle qui a été coupée faisait la promotion d'un nouveau dentier dont la gencive artificielle a la propriété de copier la composition de la matière avec laquelle elle entre en contact pour s'y fondre parfaitement ; le dentier s'incorpore à votre muqueuse buccale, s'y incruste ; on montrait alors un scientifique qui avait testé l'invention sur des rats en laboratoire, sur lesquels on avait disposé de façon aléatoire l'objet de sorte que chez l'un une bouche s'était enracinée dans la région du ventre, chez l'autre, dans l'anus, sans que leur système biologique en soit pour autant perturbé. Le scientifique allait dire qu'il contrôlait la mutation quand le signal s'interrompt et l'écran vira au noir.) On annonce une allocution du président de la République. J'entends un cliquetis qui provient du plafond. Un étau me coince la tête. Je ne peux plus la bouger d'un millimètre. Mon regard est rivé sur le poste. Mes mains difformes tiennent en l'air le hamburger inentamé. Le président annonce que la progression de la désertification des terres australes oblige son gouvernement à loger les citoyens du sud dans les États nordiques. L'image montre un immense chantier de construction. Il y a des grues, des pelles mécaniques, des chariots élévateurs. On greffe à un bidonville de nouveaux immeubles à logements modestes. À ceux préexistants, on superpose des étages. Il y a un fondu à l'écran ; une population de spectres, aux vêtements déchirés et sales, aux membres longs, secs et maigres, les cheveux en poussières, migre vers les lieux habitables quittant leurs maisons entourées de dunes et de squelettes de bétail. Les mains ceinturées de bagues du président

tapissent en arrière-fond cette image d'exil et forment un ciel composé de doigts charnus auréolés de mille soleils. Un verre d'eau qui transpire des perles bleutées est empoigné et soulevé vers les lèvres du président. L'eau coule avec bruit dans sa gorge. Il nous exhorte à limiter nos déplacements et à coopérer avec les militaires en ayant sur nous, en tout temps, notre carte d'identification-débit. Il ne faudrait pas que des ennemis de la République profitent de cette occasion pour s'infiltrer dans notre système, pour le saborder et le renverser. La liberté doit, pour être préservée, demeurer sous vigilance. « Que l'abondance soit avec nous », dit enfin le président avant que le drapeau et l'hymne nationaux ponctuent son intervention télévisuelle. L'étau autour de mon crâne se desserre et regagne le plafond tandis qu'une larme salée coule sur ma joue puis meurt dans mes frites. Mon poste annonce que mon temps est écoulé, que je dois céder mon siège. J'empoigne mon plateau et me lève, mon épaule heurte un ventre proéminent, je m'excuse et précise au client que l'allocution du président m'a distrait et m'a fait oublier mon repas. Deux hommes et une femme aux regards livides encerclent la poubelle la plus près de ma table. Ils mastiquent machinalement des frites ou un morceau de hamburger qui semblent se coincer dans leur gorge comme de la pâte à modeler froide. Je brise leur cercle en jouant du coude, dispose mon verre qui a la dimension d'un gobelet sur le contenant à déchets ainsi que mon carton de patates et mon hamburger. Je jette, en ouvrant le panneau de la poubelle (une bouche insatiable qui laisse échapper une haleine putride), le papier publicitaire qui sert de nappe et les sauces qu'on m'avait données sans que je les demande. J'entame rapidement mon repas, avec ordre ; d'abord le sandwich chaud maintenant tiède, les patates trois par trois, puis le breuvage que j'ingère sans le goûter en aspirant fort sur ma paille (mes joues se creusent et mes yeux prennent l'aspect de ceux d'un batracien). J'émet un râle. Ma voisine termine son repas en même temps que moi. C'est une femme à la chair molle qui porte des vêtements de coton qui moulent ses formes rebondies. Ses cheveux gras sont ramassés en paquet dans une couette que tient un

élastique derrière sa tête. Je lui ouvre la porte à la sortie. Elle m'en remercie. J'en profite pour lui regarder les fesses qu'elle a tellement généreuses que sa petite culotte n'arrive pas à contenir leur débordement ; son pantalon, qui prête main-forte au sous-vêtement, soutient de misère l'excès de graisse. Je m'arrête à la sortie du restaurant, protégé de la pluie qui tombe par un auvent, tandis que la femme continue son chemin vers sa voiture en sautillant. Je retire un paquet de cigarettes de la poche intérieure de ma veste. Ce matin, le commis qui me l'a vendu au dépanneur près de la tour à logements où j'habite m'a avisé que j'avais accumulé jusqu'à ce jour vingt-cinq points de nouveaux poumons. Il voit ça avec ma carte d'identification-débit. Au rythme de ma consommation, j'atteindrai les cent points requis pour une implantation de poumons artificiels, offerte par un consortium de compagnies de tabac, à l'âge de quatre-vingts ans. Ce qui, à ce stade de mon existence, pourrait me permettre de vivre encore très longtemps. On reconnaît d'ailleurs beaucoup de vieux qui ont subi l'opération à leur manière de respirer en sifflant comme une bouilloire, et ceux-là semblent tous atteindre une longévité inégalée. Les nouveaux poumons auraient des propriétés régénératrices encore inexplicables, en plus d'avoir une complexion inaltérable. C'est vraiment un avantage que d'en avoir entre les os de sa cage thoracique. Mais il faut auparavant griller patiemment des cigarettes une par une, inhaler leur fumée, s'imprégner de leur présence dans notre bouche. Il faut consommer tranquillement (ou consumer comme disait la publicité de Tabacco inc.) et ne pas faire comme certains hypocondriaques qui fument à s'en rendre malade afin d'accumuler rapidement les points qui leur permettraient de se faire enlever leurs poumons qu'ils croient carbonisés. L'État nous a d'ailleurs mis en garde contre cette attitude mortifère lors de sa dernière publicité préventive où un jeune homme d'à peine vingt-cinq ans s'enterrait vivant sous des tonnes de mégots ; à chacun de ses mouvements, une toux cavernieuse s'échappait de sa gorge usée et secouait, dans un effet d'emportement, ses cheveux cendrés aux mèches jaunâtres. Il est mort d'un cancer, disait-on, avant d'avoir accumulé tous ses

points. Notre social-démocratie, qui répond au postulat du très nouveau néo-libéralisme, prône l'égalité; personne ne peut profiter d'un traitement de faveur même si sa vie en dépend. Voilà pourquoi ce jeune homme est mort naturellement, sans avoir reçu l'opération qui l'aurait sauvé à coup sûr. Il connaissait les conséquences de ses gestes, il en était donc responsable. Moi, je fume l'âme en paix, l'âme dans la vague, sans trop penser à tout cela, à mon corps, à la mort. C'est l'instant présent qui compte. J'ai par ailleurs tendance à être d'humeur égale, rien ne m'excite, rien ne me trouble. Mon médecin me dit que mon pouls est régulier et que mon cœur ne vieillit pas d'un poil. Selon lui, ma mécanique résiste à merveille à l'épreuve du temps. Les scientifiques du laboratoire Reproduction inc. qui m'ont génétiquement créé doivent se taper dans le dos quand ils lisent mon rapport médical: la série dont je fais partie est un franc succès. Pas de problème physiologique ni psychologique. Je suis parfait, en quelque sorte. Ainsi que les autres de ma famille génétique, je suppose. C'est une chance que j'ai eue, me dis-je, en lançant mon mégot encore fumant au sol et en l'écrasant d'une rotation de la cheville.

Je quitte pour de bon le restaurant. Je relève le collet de ma veste. La pluie tombe sans éclats, elle forme un rideau de gouttes étale et morne, presque en stagnation dans les airs. Un pigeon frappe la pancarte électrifiée du restaurant, un « K » majuscule, un logo connu à travers la planète. L'oiseau s'électrocute, chute par terre, cela fait un bruit sourd, mat. Un mendiant, qui guettait cet événement sans doute depuis déjà tôt ce matin, ramasse la dépouille ailée et la dépose dans un sac pour aller la faire cuire dans un brasero qu'il aura dissimulé quelque part dans les décombres d'un immeuble désaffecté. À moins qu'un autre de son genre ne l'ait vu et ne le coince dans une ruelle, guidé par l'appétit qui le mine et le gruge par-dedans, et ne le poignarde dans le dos avec son canif pour lui voler l'animal mort. Ces choses-là arrivent fréquemment, entre clochards. Depuis que l'État a autorisé ses citoyens à se munir d'un pistolet-laser à décharge à annihilation optimale, produit par la compagnie

Survie inc., afin qu'ils se protègent des mendiants, cette racaille n'embête presque plus personne. Ils se chamaillent entre eux désormais. La carte d'identification-débit est munie d'un bouclier qui empêche la radiation de l'arme d'être dirigée contre soi-même ou contre un autre détenteur de la carte. De cette manière, on évite le retour à un temps primitif, à cette époque du Far West, par exemple, où tous les humains étaient des barbares qui s'entretuaient pour un verre de whisky. Quelqu'un de « normal », de nos jours, ne peut pas tuer un « normal ». Et ils sont maintenant rares ceux qui peuvent se targuer d'avoir un clochard à leur actif, car cette engeance a appris vite. Elle se fait très discrète aujourd'hui, elle ne risque plus de vous demander un café chaud d'un air abattu et pitoyable (quand on pense qu'avant, à l'ère de la monnaie, un citoyen risquait à tout moment de se faire vider les poches par ces vautours coriaces...) J'aurais pu abattre le mendiant au pigeon, mais je suis habituellement mû par une paresse qui irrigue mon sang et colore mes humeurs. Je préfère ne rien brusquer, et laisser le temps suivre son cours. Cela me va que la pluie tombe, que mes vêtements se mouillent et s'appesantissent. Cela me va quand mon estomac est rassasié, repu, quand ma faim s'est encore tue. Il me reste à suivre mon habitude qui me commande de rentrer chez moi, d'ouvrir la porte de mon immeuble (sa façade avant unie, sans fenêtre, présente une nymphe haute de trente mètres, vêtue d'une seule culotte de dentelle, qui tourne le dos au regard de façon à présenter son cul en le redressant de manière bien ostentatoire ; elle vous jette par ailleurs un regard derrière son épaule gauche qui vous pourlèche tout le corps comme un ogre mouille bien avec sa salive l'enfant dans son assiette, et qui vous donne l'envie de la chevaucher virilement en tâtonnant de votre main gauche la pointe de son sein qui jaillit hors de sa silhouette, dressée là pour la compagnie Penneton inc.), porte qui donne entre les pieds de la femme gigantesque peinte sur lui, et enfin à me rendre à mon appartement d'où je pourrai me brancher dans le cou le fil de mon téléviseur mental.